

1<sup>ER</sup> ÉVÉNEMENT SCÈNE



# “Proust a basculé dans quelque chose d’anormal”

Adapter Proust sur scène ? Peu s’y confrontent. Dans *Un instant*, le metteur en scène et directeur du TGP de Saint-Denis **Jean Bellorini** choisit les passages les plus intimes de *La Recherche du temps perdu*, et les incarne par deux comédiens, Hélène Patarot, et Camille de La Guillonnière. Une réussite. **PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI**

**P**aradoxe de *La Recherche du temps perdu* : ce texte en sept tomes nourri, on ne le sait que trop, de la vie de son auteur, ne fixe jamais la personnalité de Marcel Proust. Qui peut dire qu’il connaît Marcel à la fin du *Temps retrouvé* ? Qui peut dire qu’il a saisi ce qui mène cet homme fragile de poumons et de nerfs, à se claquemurer boulevard Haussmann et se lancer dans cette plongée submémorielle menée par ce « je » intermittent, exaltée, perpétuellement sur le fil ? L’œuvre repose entièrement sur cette impossibilité de saisir l’homme qui nous parle, lui-même se pourchassant au fil des pages. Il n’y a pas débord personnel dans ces livres, mais tentative d’aborder une existence, par ses rives réelles, fictives, émotionnelles, métaphysiques, historiques, organiques. Qui est Proust ? Personne, répondrait Ulysse. Donc tout le monde. Chaque être doté d’une mémoire et d’une sensibilité. Peut-être un peu plus ceux qui aiment ou ont aimé.

Le jour où je me rends assister au filage d’*Un instant* dans cette si belle salle du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, je me rends compte que de ce paradoxe proustien, Jean Bellorini a conçu un spectacle qui nous fait descendre, avec précaution et délicatesse, dans la psyché du jeune Marcel.

**UN INSTANT**  
d’après la  
*Recherche du*  
*temps perdu* de  
Marcel Proust.  
Mise en scène  
de Jean Bellorini.  
Jusqu’au 9  
décembre, au  
Théâtre Gérard-  
Philippe de Saint-  
Denis.

Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot



© PASCAL VICTOR / ARTCOM PRESS

## Les avatars de Marcel

Ainsi, deux avatars de Marcel sur scène, Hélène Patarot et Camille de la Guillonnière. On ne peut imaginer corps, jeux, voix, allures, récits personnels plus étrangers l'un à l'autre. Hélène Patarot, Vietnamiennne arrivée en France dans les années cinquante, ancienne comédienne du *Mahabharata* de Peter Brook, metteur en scène à qui Bellorini voue un de ses rares cultes, est une femme solide, sans apprêt, entière dans son jeu, et dans ses variations. Au gré de sa mémoire, elle se fait burlesque ou enfantine, dénuée de mélancolie.

On ne peut s'empêcher de penser à ce que Proust écrivait de sa grand-mère, (donc de sa mère tant les deux figures maternelles n'en font qu'une dans *La Recherche*) : « simplicité dans les moyens, de sobriété et de charme ».

Face à elle, Camille de La Guillonnière, compagnon de longue date des créations de Bellorini. On se souvient de sa présence dans *Paroles gelées*, où déjà, avec Rabelais, il se confrontait à un texte ample, et riche. « C'est Proust », nous dira Bellorini après le spectacle. En effet, difficile de trouver plus proustien que ce jeune homme élégant, d'un romantisme rentré, séducteur et timide, grave et tendre, capable de brusques élans d'affection, puis de désespoirs. Cette exaltation, Camille de La Guillonnière la pousse, dans certaines scènes, au bord de l'effondrement intérieur. Bellorini l'admet volontiers : « Au début, j'avais envie d'une enquête psychiatrique menée

par Camille. Notamment autour du passage sur les paperolles, que j'ai finalement abandonné. ».

Sur cette vaste scène où s'alignent des chaises de café, de bal ou d'église, qui suggèrent une vie disparue, est offert aux deux comédiens l'espace des tourments intérieurs du narrateur. Car Bellorini a choisi dans le fleuve de la *Recherche*, les passages les plus intimes, et douloureux de Marcel : ceux de l'enfant et du baiser du soir, de Combray, de la mort de la grand-mère. Ceux qui nous rapprochent au plus près de ce qui animait l'écrivain à l'instant où il écrivait le livre. Cet « instant », à multiples

**« Ce lieu du doute est exactement ce que je voudrais que le théâtre soit. Je l'ai compris en travaillant sur Proust »**

variations dans le livre, où le narrateur prend conscience de la puissance de ce qu'il éprouve, et de la présence de la mort, pensée qui va dominer son existence. Sur scène, ce sont les deux figures, du jeune Marcel et de la vieille dame qui tour à tour prennent en charge ce récit d'une mémoire en lutte avec sa fin. En prologue, Patarot raconte sa propre histoire d'exilée d'Indochine. Elle évoque son arrivée en pays étranger, puis

son évolution, de petite Vietnamiennne en jeune Berrichonne. Un prologue qui nous fait quitter Proust, en plaçant Hélène au centre, et son histoire personnelle. Bellorini ne l'avait pas prévu, mais cette entrée en matière s'est imposée au cours des répétitions : « Qu'est-ce qu'on imagine ensemble, quelle tonalité commune on décide d'avoir ensemble, voilà à quoi sert ce prologue. Je n'avais au départ que l'idée de l'enfance et de la grand-



mère, mais par hasard, Hélène nous a raconté son enfance, et le parallèle est apparu ».

Quelques temps plus tard, on bascule dans la *Recherche*. Camille de La Guillonnière, en endossant le si fameux passage du petit Marcel, prêt à tout, même dit-il, à se jeter par la fenêtre, pour recevoir un baiser de sa mère avant de s'endormir, choisit le parti pris de l'homme, se remémorant, fiévreux, l'enfant qu'il fut. Ce jeu de contrepoints sur la mémoire illustre le délicat principe du spectacle : les comédiens ne sont pas deux simples incarnations des personnages de *La Recherche*, mais une seule et unique voix proustienne, en deux corps et jeux distincts.

C'est l'une des très belles réussites de Jean Bellorini, ce couple qui finit par se confondre dans une langue commune, et dans ce processus de remémoration qui abolit leurs âges respectifs.

### L'art de l'invisible

Ce jour de filage à Saint-Denis, lieu on ne peut moins proustien qui offre, par son décalage, toutes les possibilités de réappropriation de la *Recherche*, Jean Bellorini s'avère confiant. Après six mois de travail, ils sont parvenus à une version d'une heure trente, concentrée, tendue, jusqu'à un final en apothéose. Bellorini m'explique comment il a osé, après Warlikowski au théâtre, Raoul Ruiz, ou Chantal Akerman au cinéma, adapter Proust : « ce que j'aime chez Proust, comme dans le théâtre que je veux faire, c'est que plus les choses sont invisibles, plus on les perçoit ».

Lui qui a adapté Dostoïevski et Rabelais, affirme son goût les langues riches : « ces langues agissent par infusion, sans qu'on s'en aperçoive. Proust le dit, cette langue descend en nous. Je veux

recréer cette sensation ».

Proust lui-même définissait ce processus d'infusion dans *Du côté de chez Swann* : « Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir, si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En réalité, ils n'ont jamais cessé : et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau, comme ces cloches de couvent qui couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour, qu'on les croirait arrêtées mais qui se remettent à sonner dans le silence du soir. »

L'évidence tranquille de ce « en réalité, ils n'ont jamais cessé ». L'inversion radicale qu'opère Proust : la mémoire est réelle, le reste ne l'est pas. Marcel vit à l'instant de sa mémoire. C'est sa forme de folie ? Bellorini ne récuse pas le mot : « Il y a dans son souffle, dans ses rythmes, une forme d'hystérie. J'aime l'idée qu'il a toujours écrit la nuit, couché. J'ai dirigé mes acteurs en ne perdant jamais cette idée-là. Je ne peux pas m'empêcher de penser que si ce type qui a vécu si longtemps sans rien faire, a un moment eu la nécessité de s'enfermer chez lui, en ne sortant que la nuit, c'est que Proust a basculé dans quelque chose d'anormal. Cette anormalité d'un homme qui ne sait plus trop où il en est, est incarné par Hélène. Mais à côté de cela, je voulais laisser voir la construction précise, mentale, épidermique, de la *Recherche*, que porte Camille. »

Il fallait donc créer une inquiétante ambiguïté qui monte peu à peu au cours du spectacle.

« J'ai cherché le Proust qui doute, celui qui résonne le plus fort pour moi. Il sait tout, et pourtant il est étonné de sa vie en permanence, des hasards quotidiens qui le transportent. Ce lieu du doute, est exactement ce que je voudrais que le théâtre soit. Je l'ai compris en travaillant sur ses textes. ». Le jeune metteur en scène nous quitte sur une remarque qui aurait sans doute plu à Proust, « j'avance sans rien savoir, je ne suis pas du tout un intellectuel, j'aime lire, me plonger dans un texte qui me permet de mieux comprendre les choses, c'est tout. »

